

LA NUIT (janvier– février 2012)

En une après midi du milieu de l'hiver, j'étais absorbé dans un quelconque travail, compulsant les ouvrages qui jonchaient mon bureau, griffonnant au crayon sur des carnets usés quelques mots fulgurants captés entre les lignes. Peu à peu s'immisça en moi la fatigue – la plus redoutable ennemie de l'homme. Touchant mes yeux, mes mains, s'emparant de mon esprit, l'anti-force gagna les muscles de mon cou et me vainquit sans coup férir.

Je me réveillai presque deux tours de cadran plus tard, le front sur le poignet, la joue sur le papier. La nuit était là et je ne l'avais pas vue tomber. Elle me trouva surpris, presque hébété de la voir déjà là ; comme la faucheuse en avance au fatal rendez-vous. A moins que ce ne fut moi qui fus en retard...

La nuit s'était abattue sur moi, comme un coup de poing soudain, dans le plexus ou l'estomac, me laissant coi sur le parquet.

*"Maudite ! Implacable ! Vénéneuse ! Tu as tout englouti, tout dérobé, anéanti ! Où est le sommet que je contemplais tantôt et l'éclat d'acier du granite illuminé ? Le tilleul vénérable qui trônait ici, auquel de temps en temps je puisais un peu d'énergie ? Où est la flèche du château qui dominait le val ? Il n'y a plus rien ! Plus rien sur quoi poser mon regard ; maintenant il se prolonge et se perd dans l'infini de ton néant. Voilà ma campagne, mon quartier, ma ville, l'espace où je m'ébats, noyés – à jamais ? - dans le vide sidéral !
Tout a disparu. Pourtant, je le sais, les choses sont là ; elles vivent encore dans l'obscurité, et attendent patiemment, comme moi , la fin de leur disgrâce. Certaines au contraire - tes complices - ont attendu tout le jour le basculement pour accomplir qui leur œuvre, qui leur forfait, affreuse nuit !"*

Je finis pas sortir et marchai au milieu des ténèbres hostiles. Le bruit de mes pas seul me tenait compagnie, et je m'accrochai à lui, presque hanté, comme à un métronome. Presqu'aveugle, je n'appréhendais le monde qu'à travers l'ouïe. Seul le bruit révèle ce qui est.

Je ne comptais guère sur la clarté mesquine du chétif croissant de lune. Trop faible pour révéler les écueils sur mon chemin, elle était suffisamment forte pour transformer les branches en spectres terrifiants, prêts à me saisir à chaque instant !

Je hâtai le pas.

"Quels ennemis inconnus dissimule ce bois ? Quel animal fantastique, quel sphynx me surprendra ? Quelle lame sans éclat me percera les reins, dans un cri sourd que nul n'entendra ? Ou serai-je dévoré par mes démons intérieurs ? Ne sont-ils pas après tout les plus dangereux ? Je les croyais terrassés, certes, mais l'odieuse nuit sait parfois les réveiller... J'ai peur. La flamme qui brûle en moi sera-t-elle assez forte pour ne pas vaciller et périr sous leur souffle ?"

La flamme. Penser à elle me rasséréna. L'image des heures heureuses sous le soleil ; la sensation – toujours vivante – de ses rayons venus de si loin pénétrant ma peau et imprégnant mon corps affirma mon courage. Mon menton se releva. Ma peur s'amointrit.

"Après tout, si l'astre primordial s'est éclipsé, le reflet de la lune n'apporte-t-il pas la preuve de son immortalité ? Et l'éclat des étoiles, que je commence à deviner, n'est-il pas le signe de toute une fraternité, irrémédiablement opposée à l'insondable obscurité ?"

Je repris pied. En faisant attention, je découvris peu à peu autour de moi de plus en plus de lueurs. Un point lumineux perché au Nord, sous la falaise. Peut être le feu d'un voyageur, interrompu dans sa progression par le crépuscule. Un autre point à l'ouest, venu sans doute de la ferme aux Trois Fontaines. Autant de victoires sur la nuit.

Enfin, au sommet de la cote, c'est le village qui s'offrit. La lumière, même modeste, régnait là où règne la vie.